

I. Política, traducción y enseñanza
II. Estudios sobre el léxico del español

Enrique Pato (ed.)

TINKUY

BOLETÍN DE INVESTIGACIÓN Y DEBATE

Nº 4 – Invierno 2007

Director

Juan C. Godenzzi

Colaboradora de edición

Catherine Huneault

© 2007 Section d'Études hispaniques
Montréal, Université de Montréal

ISSN 1913-0473

En défense de la théorie (Où l'on finira par rencontrer un prince, un chevalier et un savant.)

Alexis Nouss
Université de Montréal

Comme un adolescent attardé se rebellant contre une autorité pourtant bienveillante, la traductologie, désormais institutionnalisée et constituée en champ universitaire, en est encore à débattre de la vertu de la théorie dans l'enseignement ou de sa légitimité dans la recherche.

Plusieurs observations amènent ce constat. Dans les programmes universitaires, la part réservée à la théorie de la traduction (quelle qu'en soit l'appellation : théorie, théories, principes, *etc.*) s'avère, lorsqu'elle n'est pas simplement absente, très aléatoire : d'un établissement à l'autre, le nombre de cours varie capricieusement, de même que leur statut, obligatoires ou optionnels. Conséquemment, l'embauche d'un professeur ne se fera pas sur la base d'une spécialisation en théorie, qui, dans le meilleur des cas, représente un «atout». Dans la production éditoriale, un certain nombre de publications sacrifie allègrement à une didactique n'incluant aucunement une quelconque considération théorique. Dans les forums traitant de traduction, colloques ou conférences, à l'issue d'une communication ouvertement théoricienne, la scène est fréquente du doigt timide ou assuré se levant pour précéder la voix, pareillement timide ou assurée, prononçant la phrase fatidique : «À quoi ça sert ?» Question ou accusation, l'énoncé sous-entend : à quoi ça sert pour le traducteur dans l'exercice de sa fonction, pour le professeur dans son magistère ?

Or, cette place incertaine de la théorie en dit long sur l'inscription réelle de la traduction dans le milieu disciplinaire dont elle est l'objet. À savoir l'incapacité du dit milieu à prendre la mesure de la traduction en tant que champ du savoir, la tendance paresseuse et perverse à tenir les départements universitaires pour des écoles de traduction, sur le modèle des écoles de langues. Au-delà, il importe d'exposer les enjeux épistémologiques et idéologiques de la valorisation exclusive d'une approche pratique en traductologie, qui empêche précisément la constitution de la traduction en champ du savoir.

Refuser une théorie de la traduction – refuser à la traduction une théorie –, sous prétexte que l'activité traductive serait soumise par nature au diktat d'une pragmatique et que les considérations à faire à son endroit ne devraient viser que leurs possibles applications ne résiste pas à un examen en deux temps, inspiré du modèle freudien de l'argument du chaudron – tu ne m'as pas prêté de chaudron et d'ailleurs il avait un trou et d'ailleurs je te l'ai rendu intact –. En l'occurrence : la théorie n'a pas à être applicable et d'ailleurs, applicable elle l'est.

En vertu de quelle loi d'exception, premièrement, la traductologie échapperait-elle aux usages des autres disciplines pour lesquelles il n'est pas demandé des comptes à la recherche quant à l'applicabilité de ses résultats ? Du côté des sciences dites exactes, la recherche fondamentale ou pure affirme, de par son appellation même, qu'elle n'est pas

assujettie aux vérifications de la pragmatique et du côté, où se loge la traductologie, des sciences dites humaines – qui perdraient *ipso facto* leur prétention à l'exactitude ?–, l'épreuve des faits n'est plus l'unique garantie de scientificité. Il s'agit là d'une forme de naïveté épistémologique à abandonner face à une réalité habillée de voiles et de fictions. Hélas, le savoir aime les travestissements et la doxa les mensonges : il nous coûte de ne plus dire que le soleil se lève et se couche. En dépit de sa barbe blanche, Bachelard n'est pas le Père Noël mais il est plus difficile de croire au premier qu'au second.

Deuxièmement, la théorie de la traduction n'a pas à revendiquer une exemption d'applicabilité car elle répond pleinement à l'exigence. Certes pas sous la forme de méthodes ou de directives mais en suggérant une gamme étendue d'attitudes traductives dans la mesure où un traducteur conscient des enjeux de son acte modifiera ses stratégies en fonction. L'élaboration des conditions de la pratique, ce que tentent de programmer les praticiens, ne peut dépendre que d'une distanciation que précisément apporte la théorisation. Ils se privent donc des possibilités mêmes de leur position «pratico-théorique».

Réfléchir sur ses fondements, le propre de toute théorie, revient à réfléchir sur ses applicabilités. Il est au demeurant étrange que divers courants traductologiques articulent et exploitent l'opposition théorie/pratique alors que, précisément, le rapport à trouver entre les deux est un rapport de traduction, et non d'application déductive ou inductive. Comment traduire la théorie en pratique et la pratique en théorie, dans un mouvement bilatéral ? Ceux qui avancent l'opposition ne savent donc tout simplement pas penser la traduction, en tant que dialectique.

Des deux grandes options traductologiques, le descriptivisme a besoin d'une théorie bâtissant un cadre de comparaison, le prescriptivisme a besoin d'une théorie assurant la cohérence de ses directives. Les deux sont prêts à l'admettre, sinon à plus ou moins le revendiquer. Mais les deux courants se méprennent sur la théoricité de leurs appareillages car elle n'avoue aucune charge critique. L'erreur est partagée par les approches présumées culturalistes qui confondent la culture comme contenu plein et statique, c'est-à-dire non discuté et non discutable, avec la culture comme inscription sociale (du geste traductif, du choix traductif, du traducteur en sa subjectivité et son historicité).

Par rapport aux deux pôles de la réalité et de la vérité, la théorie ne peut être que critique, en tant que distanciation, et la critique que négative, en tant que déconstruction. Or, la négativité, comprise comme attitude dialectique et non comme comportement moralement marqué, est le propre de la traduction. Elle définit le jeu – de langage, dirait Wittgenstein – entre les deux langues en présence. Traduire, c'est dire en une langue X ce que je ne peux dire en une langue Y. S'appuyant sur la métaphore des deux versants d'une montagne, G.-A. Goldschmidt précise que «la langue commence très exactement là où la langue d'en face ne parle plus, où elle se tait et se dérobe, et pourtant la ligne de crête est la *même*» (1984: 77).

Ceux qui s'opposent à la théorie au nom de l'applicabilité et qui exercent l'influence pédagogique de leur obsession praticienne – moindrement les tenants de la neutralité descriptiviste qui se cantonnent à la recherche – voguent dans les eaux froides du positivisme. Pris à la fois dans son acception scientifique, à savoir une épistémologie de boutiqueur comme on le dit de la morale, fondée sur les chiffres et les faits, mais non moins dans un sens philosophique qui interdirait la pensée critique pour ne pas déranger

la réalité. Celle-ci ne donnant guère de signes d'améliorations possibles écarte de son obstination l'idée de progrès. «Le désir de propositions positives se révèle à jamais irréalisable, et il n'en est que plus commode de diffamer la critique.» (Adorno 1997: 23) Or, la traduction se présente comme une matrice féconde d'alternatives. Traduire, c'est affirmer qu'une réalité linguistique peut être substituée à une autre ou plutôt que différentes réalités linguistiques peuvent co-exister. Steiner place au cœur de sa réflexion théorique sur la traduction la dimension anti-empirique du langage : «Ce n'est pas "les choses qui sont" qu'on dit, mais celles qui pourraient être [...]. L'homme "s'est dégagé par la parole" de la contrainte absolue de l'organique. Le langage est la création incessante de mondes parallèles» (1978: 210 et 222).

L'irréalisme que l'on prête à la critique et qui suffirait à la discréditer s'avère donc davantage un multi-réalisme, la radicalité d'une position affirmant que le possible se décline au pluriel. Ne sont alors véritablement théoriques, dans ce sens – qui est celui de l'École de Francfort –, que les approches jugées actuellement les moins intégrables dans la didactique : les courants francophones dits littéralistes (Meschonnic ou Berman) et les perspectives politiques militantes qu'incarnent exemplairement féminisme et post-colonialisme.

Quant au soupçon d'anti-humanisme qui pèserait sur la théorie parce que son abstraction l'éloigne de l'authenticité de l'empirique, l'argumentation témoigne d'une déconcertante naïveté face aux discours qui prétendent atteindre la réalité sans médiation ni manipulation. Dans le cas de la traduction, la praxiocratie – ce néologisme pour surenchérir sur la critique de ce que d'aucuns nomment la praxiologie –, et son attirail de principes directeurs (efficacité, applicabilité, rentabilité), noue une complicité coupable avec la technocratie sous les espèces de la traduction machinique. Celle-ci, l'informatique lui offrant les délices de la traduction automatique, éventuellement assistée¹, participe pour le coup d'une visée totalement anti-humaniste.

Les théories traductologiques élues généralement dans l'enseignement sont marquées par la répétition, compulsive (voir *infra*), du même couple notionnel sous différents avatars – lettre/esprit, forme/sens, équivalences formelle/dynamique, sémantisme/ communication, sourciers/ciblistes² –, donnant l'impression d'une stagnation de la pensée. Telle une eau stagnante, elle est infertile et ceux qui ont à enseigner le cours «Théorie (avec ou sans «s») de la traduction» doivent avoir l'honnêteté de reconnaître la lassitude les saisissant inmanquablement à la troisième ou quatrième séance. Quasiment un argument anti-pluraliste.

Cette tendance à la rumination répond peut-être à des facteurs spécifiques selon les traductologues mais elle doit être interrogée plus largement, vu l'importance de ce trait et sa diachronicité. Un lieu commun ne tire pas son intérêt d'être ressassé mais de la raison du ressassement. Une telle répétitivité structurelle provient d'abord du dispositif même d'une pensée qui choisit en grande part de s'arquer sur la pratique. Adorno a parfaitement analysé les impasses et contradictions du primat accordé à la pratique sur la théorie. La pratique ne connaît que ce qui lui est connu et impose comme critères de validation l'adéquation au déjà-connu, ce qui aboutit à une paralysie de l'innovation par

¹ Comme on le dit d'un maître et d'un serviteur.

² On reconnaîtra, par ordre d'apparition et sans respect des classiques, les auteurs auxquels sont associés ces notions : St-Jérôme, Cicéron, Nida, Newmark, Ladmiral.

la reconduction du *statu quo*. Si la *praxis* se veut fenêtre sur la réalité, elle n'a pas à craindre que la théorie lui bouche la vue. Car la réalité du monde est bien plus que l'état des choses, elle est faite de potentialités et de transformations, de promesses et de virtualités. La réduire à ce qu'elle est aboutit à la trahir et si la pratique vise à agir sur le monde, elle doit oser s'en détacher et donc s'en remettre à la théorie, qui est la liberté de dépasser les limites.

«L'analyse de la situation ne s'épuise pas dans l'adaptation à celle-ci. En faisant réflexion sur elle, elle met en évidence des moments qui peuvent aller au-delà des contraintes de la situation. Voilà qui est d'une importance considérable pour la relation entre théorie et *praxis*. En se différenciant de l'action immédiate, conjoncturelle, en devenant donc autonome, la théorie devient une force productive, pratique et transformatrice.» (Adorno 1984: 281-282).

Or, la prise en compte de la situation d'un énoncé à traduire et de la situation réceptrice caractérise un certain nombre de productions traductologiques, notamment celles émanant des tenants de «l'école du sens», qui se posent en théories. Proclamant leur considération du contexte comme une avancée majeure sur le plan théorique, ces approches ne font que céder à un pragmatisme frileux car, d'une part, le contexte ne saurait être circonscrit à un savoir fixé puisque son infinitude le prévient de tout encadrement et que, d'autre part, l'analyse des situations stabilisées à cette fin équivaut à la reproduction de constructions idéologiques. La fausse générosité du principe d'adaptation cache mal la stérilité d'une attitude de soumission répétitive à la réalité ou à ce qui est donné comme telle.

Par ailleurs, le freudisme retient la valeur de symptôme de la répétition et lui accorde même une position centrale dans le fonctionnement psychique. L'exploration initiale consacrée par Freud à la question est au demeurant affaire de traduction. On se souvient que grand-papa Sigmund se livre à sa première analyse de la pulsion de répétition en observant le charmant bambin qui, jouant à projeter puis ramener une bobine de bois au bout d'un fil, en accompagnait le mouvement d'un «oooo/da», à interpréter comme *fort* (parti)/*da* (voilà) (1989: 52-53). Un là-bas/ici à interpréter plus symboliquement comme la mise en scène d'un acte de «disparition-retour» (*Ibid.* 53) lié aux absences de sa mère. Mouvement qui, à son tour, peut s'interpréter comme celui du traduire : l'original disparaît pour revenir sous les traits textuels de la traduction.

Or, l'automatisme de répétition vise à apprivoiser un trauma, prétend le contrôler en le revivant et le symbolisant. Qu'est-ce que, en traductologie, les répétiteurs compulsifs ont donc à refouler, qu'est-ce qui les hante, les effraie ? Exactement ce qui est décrit par Freud comme étant au principe du mécanisme : que ça change, que ça ne soit plus pareil, que ça revienne sous d'autres traits, bref la vie, en son devenir, sa mouvance, sa variance. Si la pulsion est l'expression de «l'inertie dans la vie organique» (*Ibid.* 80) et la preuve que «le but de toute vie est la mort» (*Ibid.* 82), la répétition est la garantie illusoire du non-changement, le geste frauduleux du retour à l'inorganique. La répétition traductologique illustre un inavouable constat : on répète parce qu'on ne peut reproduire.

Elle dissimule et révèle le savoir que la traduction n'est pas une reproduction, n'est pas le maintien du même.

Le «gentil» petit héros du récit freudien trouva ses héritiers en les personnes de deux philosophes qui se penchèrent de près sur la question de la traduction et se partagèrent l'héritage interjectif. L'un, Walter Benjamin, retint le «*fort*» et plaça la gloire de la traduction dans sa capacité à assurer la survie (*fortleben*) de l'œuvre. Le second, Martin Heidegger, s'attacha au «*da*» et asservit la traduction au dessein de retrouver une présence (*da-sein*) oubliée. Deux philosophies opposées qui tirent la théorie de la traduction dans deux directions opposées : restauration passéiste ou promesse du devenir. Le symptôme de répétitivité, qu'il soit lu du côté d'Adorno ou du côté de Freud, est pour le moins paradoxal et indice de contradiction interne pour les tenants d'une domination de la pratique puisque leur objet, la traduction, elle, se réinvente constamment : les textes sacrés, les classiques de la littérature. Il appartient spécifiquement à la traduction, dans l'ensemble des pratiques textuelles, de se permettre la reprise infinie. Retraduction permanente, dira-t-on en un clin d'œil à Trotsky. C'est donc que ceux-là ne peuvent penser par rapport aux usages, attestés et autorisés ; ils sont éloignés de la pratique, ce qu'ils reprochent aux théoriciens !

Erreur de lecture qui se reproduit quant aux deux grandes figures symboliques de l'opposition entre théorie et pratique : Don Quichotte et Hamlet, perçus tous deux comme paralysés par leur esprit spéculatif, prisonniers d'un monde d'abstractions et incapables de passer à l'action. Une autre interprétation remarquera qu'ils cherchent avant tout à préserver un système d'idées et que si l'incompatibilité de celui-ci avec la réalité est attestée, elle n'en prononce pas l'invalidité. Dans l'épisode de la barque enchantée, au second livre, l'hidalgo exprime à deux reprises que ce qui passe pour sa folie n'est que son attachement à une certaine vision du monde : «[...] et je t'ai déjà dit que les enchanteurs changent et transforment toutes les choses hors de leur nature. Je ne veux pas dire qu'il les change réellement, mais qu'ils font de telle sorte que cela semble être changé» (1992: 253). Assertion qui le mène à une étonnante dialectique placée au cœur de son système : «Dieu y veuille porter remède : car tout ce monde est composé de machines et d'artifices contraires les uns aux autres» (*Ibid.* 255). L'appareillage spéculatif de l'héritier d'Elseneur n'est pas moins dépourvu d'auto-réflexivité. Suite à l'injonction de son père de ne pas l'oublier, il médite : «[...] J'effacerai les souvenirs folâtres,/Les proverbes des livres, toute forme,/Toute impression passée que la jeunesse/Et l'attention des yeux ont recopiées,/Et ton commandement y vivra seul/Dans le livre et les pages du cerveau [...]» (1996: 42-43). Conscience éthique qui le guide infailliblement dans son attention aux événements ; Horatio s'inquiétant avant le duel final, il rétorque : «Si c'est maintenant, ce n'est pas à venir ; si ce n'est pas à venir, c'est maintenant ; si ce n'est pas maintenant, eh bien, cela viendra. Non, savoir être prêt, voilà le tout» (*Ibid.* 171).

On remarquera aussi que les deux héros appartiennent à une même sensibilité que l'on qualifiera rapidement de baroque, en rappelant que Cervantès et Shakespeare sont de parfaits contemporains. Ce qui nous renseigne sur un horizon épistémologique, au sens de Foucault, propre à leur époque et menacé par un changement paradigmatique qui amènera la prééminence d'une rationalité antée sur la réalité. Les ennemis du prince danois et du gentilhomme de la Manche sont les valets de l'empirisme et du prosaïsme qui vont devenir valeurs maîtresses d'une modernité matérialiste dominante. Pour la

combattre, ces chevaliers de l'imaginaire ne revendiquent pas aveuglément la seule vérité de l'idéalisme mais ils en maintiennent la fonction antagoniste, la théorie en contre-poids de la pratique. Ce qu'affirmera plus tard, à propos d'un problème de traduction, un troisième personnage qui ne dépare pas dans la mythique compagnie des premiers. Dans son cabinet d'étude, Faust s'empare de la Bible : «Il est écrit : *Au commencement était le verbe !* Ici je m'arrête déjà ! Qui me soutiendra plus loin ? Il m'est impossible d'estimer assez ce mot, *le verbe !* Il faut que je le traduise autrement, si l'esprit daigne m'éclairer.» (1964 : 983-984) Après avoir rejeté comme synonymes possibles «l'esprit» et «la force», le savant trouve enfin : «L'inspiration descend sur moi, et j'écris tout simplement : *Au commencement était l'action !*» (*Ibid.* 984) La traduction comme médiation entre le verbe et l'action, le penser et l'agir, la théorie et la pratique.

Références bibliographiques

- ADORNO, Théodor W. 1984. *Modèles critiques* (tr. M. Jimenez et E. Kaufholz). Paris: Payot.
- ADORNO, Théodor W. 1997. «Critique» (tr. P. Rusch), dans D. Chateau et J-R. Ladmiral. *Critique et théorie*. Paris: L'Harmattan.
- CERVANTÈS, Miguel de. 1992. *L'Ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Manche* (tr. F. de Rosset, revue par J. Cassou). Paris: Folio.
- FREUD, Sigmund. 1989. «Au-delà du principe de plaisir», dans *Essais de psychanalyse* (divers traducteurs). Paris: Payot.
- GOETHE, Wolfgang von. 1964. *Faust I* (tr. G. de Nerval), dans *Théâtre complet*. Paris: La Pléiade.
- GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur. 1984. «Chamonix et Courmayeur (ou le traducteur alpiniste)». *L'écrit du temps* 7.
- SHAKESPEARE, William. 1996. *Hamlet et Macbeth* (tr. A. Markowicz). Arles: Actes Sud.
- STEINER, George. 1978. *Après Babel* (tr. L. Lotringer). Paris: Albin Michel.